

« Light Red Over Black », de Mark Rothko, 1957
(huile sur toile, 230,6 x 152,7 cm). Des rectangles
et des lignes... Comme un pont japonais
enchâssant deux miroirs d'eau et de ciel.

Pour le retour des touristes,
le paradis de Monet accueille Mark Rothko,
un géant de l'art moderne américain

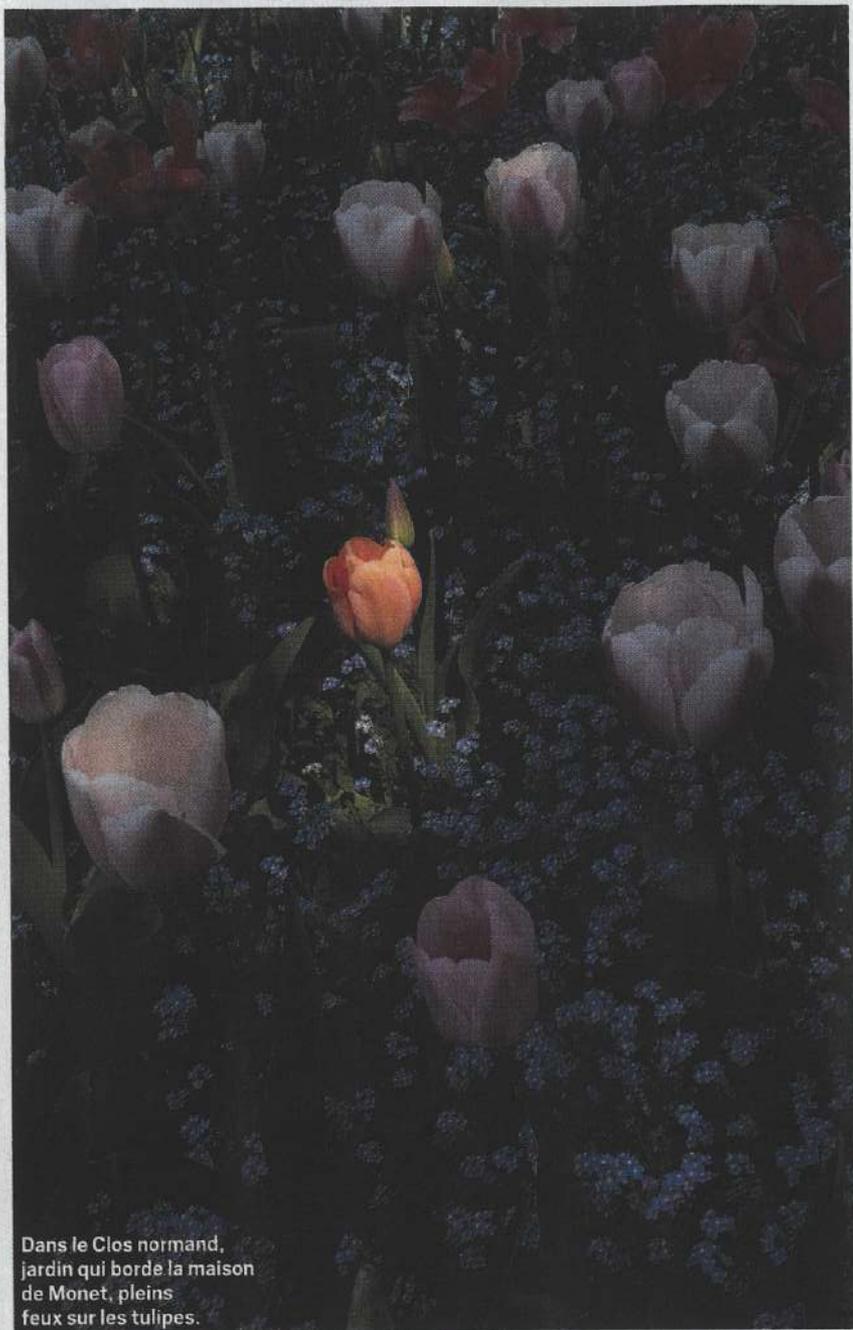
Le maître de l'abstraction confronté à la palette du fondateur de l'impressionnisme. Claude Monet puise son inspiration dans les jardins extraordinaires qu'il a composés lui-même à partir de 1883. Dans ces lieux peuplés d'une multitude de fleurs, de feuillages et de reflets d'eau, il a inventé une nouvelle façon de voir le monde où tout est couleur et vibration... De quoi créer des correspondances insoupçonnées avec les tableaux des années 1950-1960 de l'artiste américain. Un dialogue visuel et sensoriel entre deux œuvres, à découvrir au musée des Impressionnismes Giverny jusqu'au 3 juillet.

PHOTOS ILAN DEUTSCH
RÉCIT GILLES MARTIN-CHAUFFIER

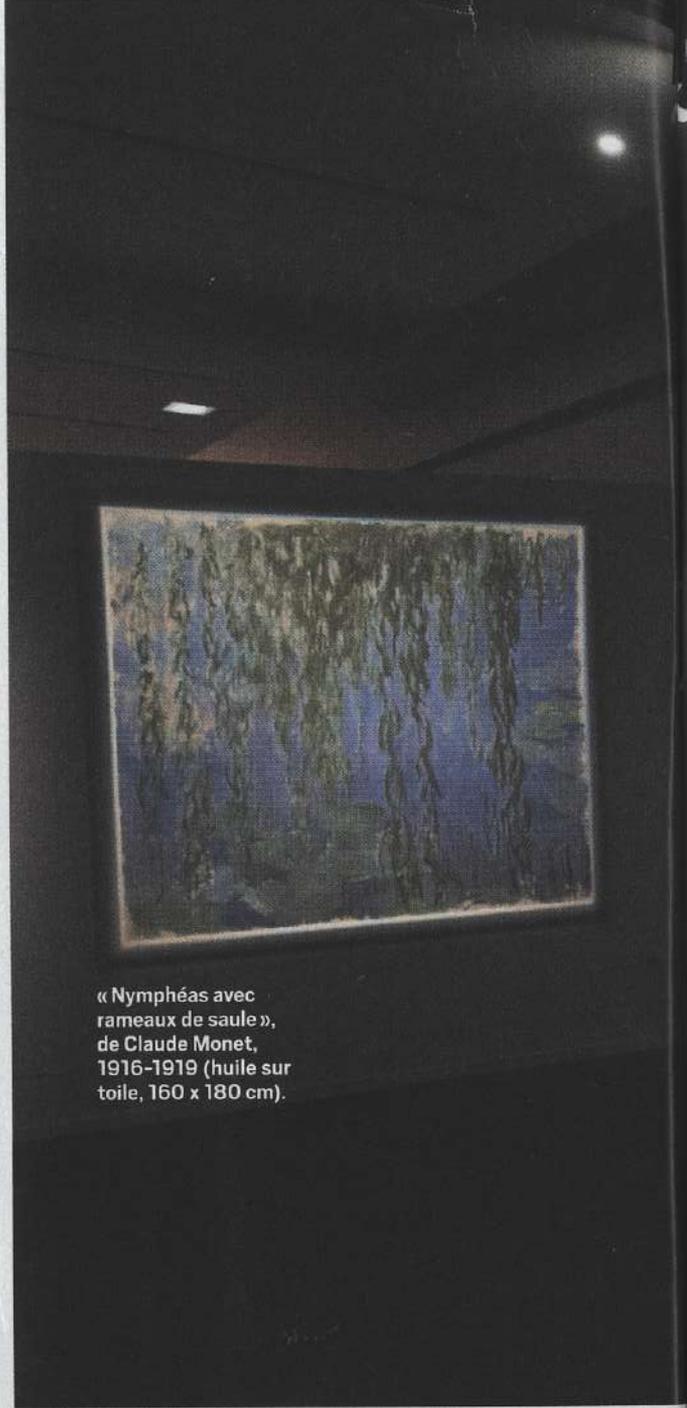
WELCOME TO GIVERNY



Le bassin aux nymphéas
du jardin d'eau, avec le pont
japonais que Monet
fait construire en 1893.
Il le peindra 47 fois.



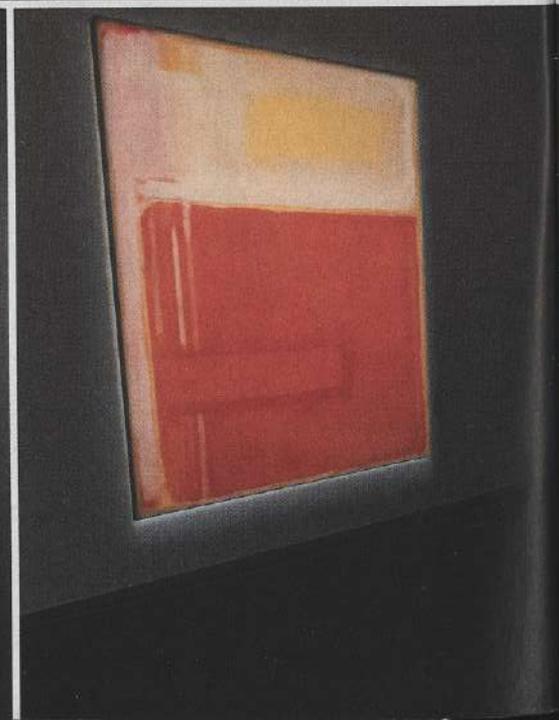
Dans le Clos normand,
jardin qui borde la maison
de Monet, pleins
feux sur les tulipes.



« Nymphéas avec
rameaux de saule »,
de Claude Monet,
1916-1919 (huile sur
toile, 160 x 180 cm).



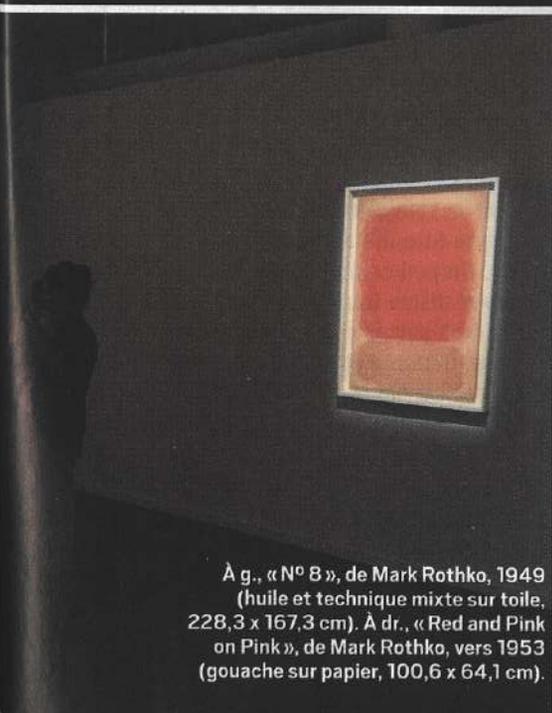
« Bras de Seine
près de Giverny »,
de Claude Monet,
1897 (huile sur toile,
73,2 x 93 cm).



« Untitled »,
de Mark Rothko, 1957
(huile sur toile,
247,3 x 207,8 cm).

Quand Monet donne une image radieuse de la vie, Rothko en fige la gravité

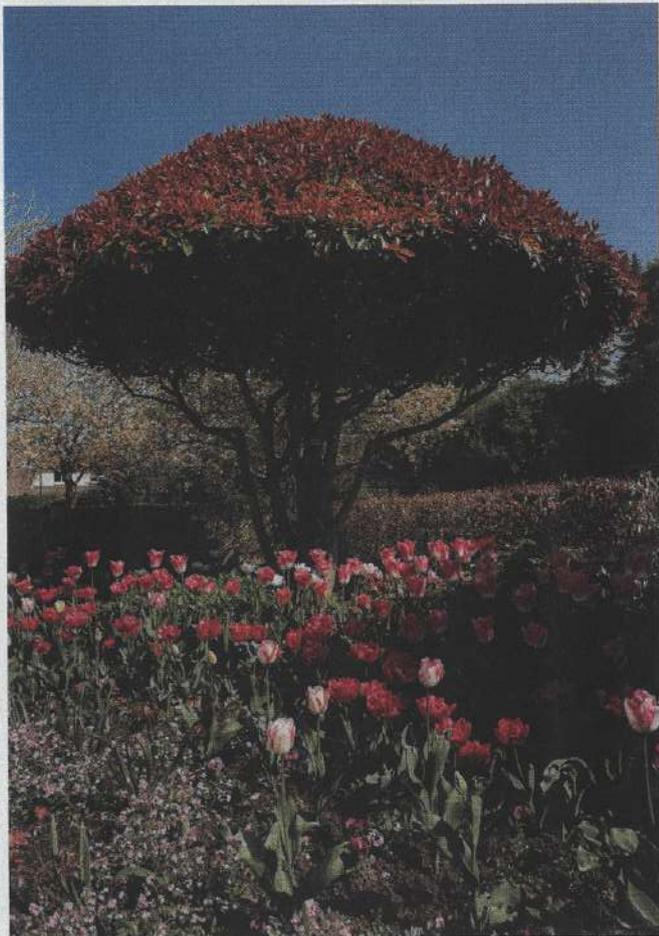
La couleur, une obsession commune. Si Rothko admire Matisse, il s'inspire aussi de l'œuvre tardive de Monet. Au début des années 1920, le Français restreint sa palette et joue sur la concentration des teintes. En 1957, ses dernières toiles sont présentées aux États-Unis : leurs compositions et leurs accords chromatiques séduisent la jeune génération d'artistes américains. Le maître de l'impressionnisme se fait précurseur de l'abstraction américaine.



À g., « N° 8 », de Mark Rothko, 1949
(huile et technique mixte sur toile,
228,3 x 167,3 cm). À dr., « Red and Pink
on Pink », de Mark Rothko, vers 1953
(gouache sur papier, 100,6 x 64,1 cm).



« Nymphéas »,
de Claude Monet,
1904 (huile sur toile,
89,5 x 93,5 cm).



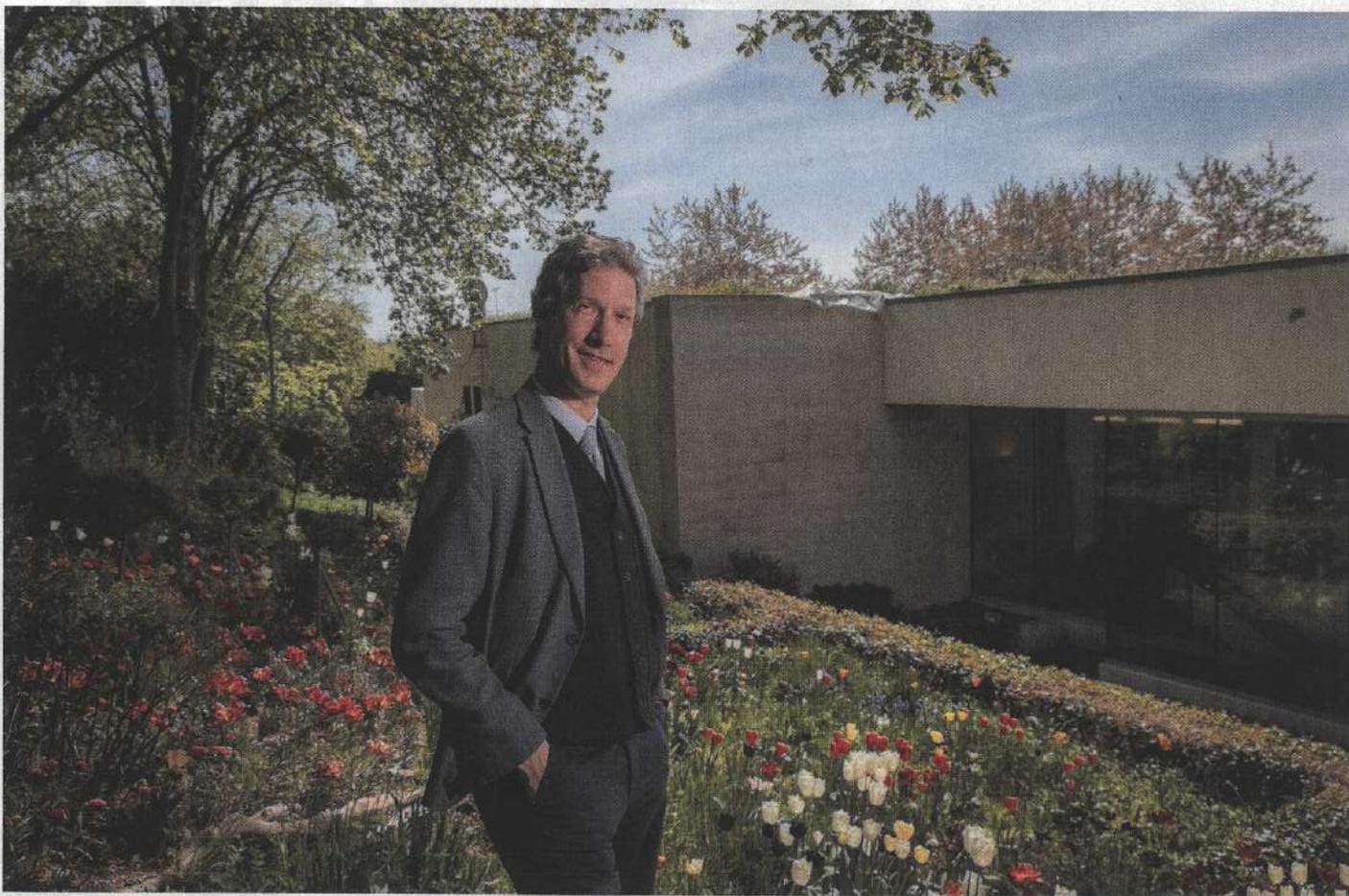
Des tulipes à l'ombre d'un photinia, dans le jardin de 2,5 hectares du musée de Giverny

Par Gilles Martin-Chauffier

Un sondage a classé les villes françaises les plus connues aux États-Unis. En tête, bien sûr, Paris, pour ses petites femmes et ses grandes tables. Puis Versailles pour ses grands airs, Cannes pour ses tapis rouges, Limoges pour ses porcelaines et, surprise, un village normand, Giverny, pour ses parterres de fleurs. Il faut dire que l'ancienne maison de Monet incarne à merveille le charme d'un dimanche à la campagne, tel que Hollywood en rêve. Ne parlons pas des jardins. Le peintre y a dépensé des fortunes. Alors qu'il échangeait des plants avec Caillebotte ou Clemenceau, on dirait qu'une pluie de poussière céleste en a semé les couleurs au hasard. Tout a l'air d'avoir fleuri sans rime ni raison. Des roses, des tulipes, des œillets, des pivoines se mélangent, se toisent et s'embrouillent. Des pâquerettes, des coquelicots, des capucines aussi. Ce n'est plus un champ, de la terre et de l'herbe, c'est une palette. On est aux portes du paradis. Il ne manque que les 70 hurris promises par le Coran. Pinceau à la main, roseau entre les dents, Monet devait y être aux anges. Il a même fait détourner un bras de rivière pour creuser son fameux étang aux mille teintes. Dernier précieux détail : un petit pont japonais surplombe le tapis volant des nymphéas. Le plus étrange, en tout cas au mois d'avril, c'est l'absence de parfums. On se croirait chez la dame aux Camélias qui aimait les raisins glacés parce qu'ils n'ont pas de saveur, les hommes riches parce qu'ils n'ont pas de cœur et ses fameuses fleurs parce qu'elles n'ont pas d'odeur. Malgré cela, on baigne en plein rêve. Et les touristes américains sont de retour. On entend des « My God » toutes les vingt secondes. Cerise sur le gâteau : à deux pas, au bout de la rue qui mène à la propriété de Monet, le musée des Impressionnistes Giverny propose un fascinant tête-à-tête entre le maître des lieux et Mark Rothko.

Lui, c'est un des géants de la peinture américaine. Il y en a d'autres. D'Edward Hopper à Jean-Michel Basquiat, de Georgia O'Keeffe à Andy Warhol, de Norman Rockwell à Roy Lichtenstein, de Man Ray à Willem de Kooning, tout le XX^e siècle est aux couleurs de la bannière étoilée. Mais il y a deux monstres sacrés qui ont littéralement révolutionné la peinture yankee : Jackson Pollock et Mark Rothko. Dans les années 1950, quand New York s'est imposé comme la capitale mondiale de l'art, ce sont eux qui régnaient. Étrangement, on les rangeait dans la catégorie « expressionnisme abstrait ». Le genre de juxtaposition absurde dont le monde de l'art a le secret. Un peu comme si on parlait de « colorisme monochrome », de « réalisme impressionniste » ou d'« abstraction figurative ». Il faudrait savoir si c'est expressionniste ou abstrait. Leur union ne veut rien dire et Rothko était le premier à protester. Mais, mal baptisée ou pas, son œuvre a fait de lui un dieu du Panthéon américain. Inutile de dire que les musées qui possèdent ses toiles détestent s'en séparer. Les assurances rendent d'ailleurs le projet presque impossible. Déplacer un Rothko coûte deux fois plus cher que décrocher un Monet, déjà ruineux. Cyrille Sciama, le directeur du musée de Giverny depuis juin 2019, en a

**Cyrille Sciama,
le conservateur, veut
faire dialoguer
l'impressionniste
français avec l'Américain,
peintre des émotions**



Cyril Sciama dirige le musée des Impressionnistes, créé en 2009 près de la maison et des jardins de Monet.

pourtant fait venir six, immenses et spectaculaires. Il y a quelques mois, il avait organisé à Orsay une rétrospective James Tissot, où l'Angleterre victorienne prenait le thé avec la France de la Belle Époque. À présent, il veut absolument faire dialoguer « le Français qui donne ses impressions et l'Américain qui exprime ses émotions ». Le face-à-face de leurs imposants formats est éloquent.

Dans la première salle, la chaleur des tons jaunes et rouges au premier plan du « Saule pleureur », de Monet, offre aux touches arrière vertes et violettes une perspective qui semble s'enfoncer dans la toile. Exactement le principe du Rothko non titré où les deux carrés noirs paraissent s'enfouir dans le fond rouge, à peine séparés par une ligne frêle comme un pont japonais. Avec le blanc sur le bord de sa toile en réserve, le Français a déjà l'air de faire de l'art abstrait. Dans la deuxième salle, le tableau de l'Américain, proche des fenêtres de Matisse et scindé en deux parties, a les tons jaunes d'un étang au soleil sous un ciel orangé. Un parfait dialogue avec la passerelle de Monet au-dessus de son étang. Et ainsi de suite, toutes les visions se répondent. Jusqu'à l'éblouissement de la troisième salle où les carrés verts de Rothko sont tranchés par une ligne bleue qui affronte le cadre marine du fond. Un tableau rendu encore plus spectaculaire par la pénombre dans laquelle il apparaît, sur des murs noirs, en contraste avec les trois Monet qui l'accompagnent.

On ne raconte pas une exposition salle par salle. Autant décrire un arc-en-ciel à un aveugle. Mais celle-ci est un prodige d'habileté. On voit l'art franchir l'Atlantique. Avec, en bouquet final, la

Pour les assurances, déplacer un Rothko coûte deux fois plus cher que décrocher un Monet

confrontation entre les « Nymphéas » de Monet dans la rotonde de l'Orangerie et, à Houston, la Chapelle octogonale et un peu byzantine que Rothko a encerclée de toiles sombres, inquiètes et mélancoliques. Soudain, on comprend comment un pont couvert de glycines, un bois de bambous et des saules penchés sur une eau colorée par des fleurs d'été se transforment en à-plats de couleurs qui expriment elles aussi le charme et l'ingratitude de la nature. Quand Monet donne des couleurs au chaos, Rothko, lui, le résume. Quand le premier exprime la nature, le second la contrôle. Quand le Français fait vibrer l'atmosphère, l'Américain arrête le temps. L'un donne une image radieuse de la vie et de ses saveurs, l'autre en fige la gravité douloureuse. À l'élan de la nature réplique son absence de sens.

Attention, cette visite n'est pas de la philosophie, juste un moment d'humanité. On parcourt des salles puis des jardins, et on comprend pourquoi les professeurs de la Grèce antique faisaient leurs cours en plein air, à la sortie des villes. L'art est une porte qui ouvre sur un ailleurs où on a tous notre place. À condition de la chercher. Si possible en silence – si on ne veut pas donner raison aux frères Goncourt qui disaient que personne au monde n'a entendu autant d'âneries qu'un tableau célèbre. Et là, il y en a quinze! ■